

Antoine Chainas

Une histoire d'amour radioactive



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Antoine Chainas

Une histoire
d'amour radioactive

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Né en 1971, Antoine Chainas a longtemps fréquenté les plateaux de cinéma, les stations de radio, les salles de rédaction, les morgues, les scènes de concert, les commissariats de quartier, les maisons de repos et les centres d'essais militaires. Il est l'auteur très remarqué de plusieurs romans parus à la Série Noire, dont *Anaïsthésia*, qui a reçu le prix Quais du Polar – 20 Minutes 2010.

*Empty gunracks tonight
Is the night of the kill
Un vent âpre assèche son puits
Et fait un désert
De son monde
Familiier et fini
Une colère lente roule sans bruit
Sur la Principale Nord
Le fusil brûle encore*

RICHARD DESJARDINS

*Je mourrai d'un cancer de la
colonne vertébrale
Ça sera par un soir horrible
Clair, chaud, parfumé, sensuel
Je mourrai d'un pourrissement
De certaines cellules peu connues*

BORIS VIAN,
Je voudrais pas crever

PREMIÈRE PARTIE

SURFACES

Les toilettes sont excessivement propres.

DRH, de La Boîte, se tient devant l'urinoir, les jambes légèrement fléchies, la verge pointée dans la direction adéquate.

Au moment où l'autre fait irruption, DRH l'observe par l'intermédiaire de l'immense miroir mural qui s'arrête, comme de juste, au niveau de la ceinture.

Un autre cadre. Bimotel Corporate, ou Agenciel et Associés, quelque chose comme ça.

Optimisation des coûts oblige, ils sont tellement, dans cet immeuble, qu'il est parfois difficile de s'y retrouver.

— Ça va ? s'enquiert DRH d'un ton neutre.

— Ouais, mon pote, impec, réplique l'autre en ouvrant sa braguette. Je te raconte pas la valdingue. J'ai explosé tous les objectifs.

— Vrai ?

— Ouais. La crise, mec, la crise. J'ai jamais rien vu de plus beau. 70 000 suppressions annoncées dans la journée. Je te jure, c'est dément. En plus, l'État

nous refile un max de blé. Il paraît qu'on est dans un secteur clef.

Il part d'un grand rire qui fait osciller le jet vers ses mocassins à mille euros sans toutefois marquer la cible.

— On est blindé, cette année, continue le type. Avec la crise, on a même plus besoin d'excuse. Avant, c'était le bordel : on était obligé de passer par les cabinets d'audit, les syndicats, tout ça. Enfin, je t'apprends rien. Un sacré bordel, ouais. Maintenant, même avec des bénéfiques records, ils balisent tellement que plus personne ose la ramener. Des années qu'on attendait un prétexte pareil. Des années. Putain, je suis dans une forme éblouissante.

DRH ne répond rien. C'est vrai que cet abruti a l'air d'être gonflé à bloc. Le gars se rembraille :

— Dix kilos, mec. J'ai perdu dix kilos depuis l'entrée en récession. Et je baise, je te dis que ça. Ma femme en revient pas. Cinq ans que ça m'était pas arrivé. Quand je la baise, je pense à tous ces pauvres cons qu'on écrème, je les vois déjà, avec leur petite gamelle, en train d'aller pointer à la soupe popu. Je te jure, j'ai la trique, c'est sans fin. Parfois, après, je vais vomir. D'où ma ligne d'enfer.

DRH baisse les yeux vers sa propre panse légèrement rebondie. Mouais, ce serait peut-être pas si mal d'essayer cette technique, après tout.

L'autre lui tape dans le dos ; chose qu'il déteste par-dessus tout :

— Allez, à plus, mec. J'y retourne : aujourd'hui, j'en ai encore deux mille à faire passer au barbecue.

La porte se referme avec ce léger chuintement propice aux ambiances feutrées et relaxantes.

DRH observe son sexe mou entre ses doigts. Il n'a toujours pas réussi à uriner. Il ne pense pas aux deux dossiers de fermeture d'usine à boucler avant la fin de journée ni à la demande de subvention qu'il doit finaliser avec l'autre équipe. Il s'inquiète un peu pour sa prostate. Il faudra qu'il aille voir le médecin quand tout cela sera terminé.

Trois mois avant...

Quatre-vingt-dix, cent, cent dix... Les phares ouvrent une large plaie dans la nuit finissante. L'aiguille est dans le rouge, la jauge d'huile est dans le rouge, l'eau de refroidissement est dans le rouge... Tous les indicateurs. Pour couronner le tout, les pistons font un raffut du diable à chaque coup de volant. Rien à foutre. C'était la seule bagnole disponible au McDo, et si ces connards de mécanos sont pas capables de faire les réparations d'usage, de vérifier les niveaux, c'est pas son problème. Qu'ils tombent en panne au bord de la départementale. Un qu'ils sont en train de longer à toute blinde, oui, qu'ils tombent en panne et qu'on ose venir leur dire quelque chose : là, ça va chier. Le capitaine Javier pousse la guimbarde au max. À vrai dire, il aimerait bien exploser le moteur, achever la bête. Ça leur ferait les pieds et puis, enfin, on pourrait régler le problème de savoir qui fait quoi dans cette foutue taule qui est la sienne depuis une vingtaine d'années.

— *Mollo, hurle le lieutenant Plancher, côté passager, sans lever la tête du carnet de notes qu'il traîne partout avec lui. Tu vas la tuer.*

— Je sais, murmure son supérieur en appuyant un peu plus sur l'accélérateur.

Ils doublent un 4 x 4 Cherokee qui fait une embarquée. Un 4 x 4... Dans cette région aussi plate que le cul d'une nonne. La nouvelle mode.

Plancher secoue la tête, mais pas une seconde il ne porte les yeux sur la route, pas une seconde il n'a peur. Nerfs solides, confiance aveugle. Grand, fin mais athlétique. Un port de tête toujours très droit. Un visage d'ange encore mal dégrossi. Les lèvres, larges et charnues, généreuses, contredisent la mâchoire puissante, rasée de frais, la coupe en brosse. Le militaire dans toute sa splendeur. Un mois à peine qu'il a intégré le groupe et le jeune lieutenant, les jours passants, huit heures de fréquentation quotidienne, a déjà tout grignoté dans l'esprit du capitaine. Il a poussé les meubles, a viré les vieux souvenirs, les anciens amants, les sensations persistantes... Il a fait le ménage et s'est installé, avec un sans-gêne déconcertant, un naturel audacieux dans le crâne de Javier.

Tout cela n'est pas professionnellement pertinent. Le capitaine se force à rester concentré sur la route.

— Pas besoin d'aller à cette allure pour une foutue constatation de suicide, déclare le jeune lieutenant sur un ton badin.

Javier ne relève pas, trop occupé à mettre l'engin à la torture, histoire de ne penser à rien d'autre.

Finalement, Plancher relève la tête de son carnet.

— On y est, ralentis.

Il désigne, sur la droite, un champ en friche. Au milieu se dresse une vieille grange à l'abandon.

Les pompiers et le SAMU sont déjà là et Javier peut aussi apercevoir le fourgon de l'IML juste derrière.

Le capitaine rétrograde. Quatrième, troisième, seconde. Puis marche arrière car, emporté par la force d'inertie, il a loupé le chemin vicinal. Roulant au pas, ils font le tour de l'ancienne clôture en barbelés rouillés et

trouvent un passage qui ressemble à une entrée. La voiture, crachant une fumée noire on ne peut plus suspecte, parcourt les derniers mètres en suffoquant.

Ils entrent dans le bâtiment désaffecté. Au centre, ils distinguent une forme allongée. Penché sur cette dernière, ils reconnaissent la petite Sophie, la charmante assistante du légiste. Enfin, charmante pour un hétéro, imagine Javier.

Les pompiers se tiennent un peu à l'écart. Ils fument des cigarettes en se racontant un tas de conneries qui les font marrer.

Javier est tenté un moment d'aller leur sonner les cloches : fumer ici, en pleine cambrousse et sur une scène de constatation, tu parles de soldats du feu. Il s'abstient néanmoins. Les vérifications qu'ils se préparent à effectuer appartiennent à la routine. La simple et abrutissante routine. Il y a longtemps que le capitaine a renoncé à faire appliquer le règlement à la lettre.

Ils s'approchent. Sophie se relève. Rehausse ses lunettes d'un geste machinal.

— Alors ?

— Suicide apparent. Il s'est tranché la gorge.

Ils baissent les yeux. Dans la main du défunt, la lame de rasoir brille encore, malgré le sang, tout ce sang qui a coagulé autour de sa carcasse.

Plancher griffonne quelques notes sur son calepin.

Conscientieux. Pas encore trop amoché. Ce sont les mots qui viennent à l'esprit du capitaine tandis qu'il observe le subordonné du coin de l'œil.

Les premiers rayons de soleil font leur apparition et, par les lucarnes sans vitre, le profil du jeune lieutenant prend des allures délicates, presque féminines. Javier détourne le regard mais il a bien conscience que, désormais, où que ses yeux se posent, quels que soient les chemins qu'emprunte sa pensée, la présence de Plancher

s'affirme. Le capitaine connaît ce sentiment. Il l'a déjà éprouvé. Il faut lutter, même si la certitude d'avoir déjà perdu la bataille est sans cesse plus prégnante. À moins que le jeune lieutenant soit muté dans un autre service, qu'il ne tombe gravement malade ou démissionne, il gagnera... Il gagnera à l'usure, sans même s'en rendre compte.

Javier revoit comme si c'était hier le jour où la nouvelle recrue avait officiellement intégré la brigade.

Le capitaine était avec les Mecs en salle de repos. Les Mecs, c'était comme ça qu'ils s'appelaient entre eux. Les vrais de vrais. Depuis dix ans qu'il occupait la fonction de chef de groupe, Javier avait la réputation de posséder un bon ascendant sur ses hommes. Considéré par ces derniers et par la hiérarchie comme un excellent chef de groupe. À la fois humain et suffisamment inflexible pour éviter que tout ne parte en eau de boudin à la moindre anicroche. Il riait avec eux. Leurs blagues salaces, le football, les voitures et les cors aux pieds. Il les écoutait. Le quotidien, la famille, le petit dernier en maternelle, madame qui boit trop, les maîtresses institutionnalisées. Il les soutenait, le cas échéant. Mais jamais, jamais il n'avait eu l'illusion de faire partie de leur clan, de leur race. Tout ce qu'il faisait, cette humanité, cette complicité qu'il avait instaurées ne relevaient que de la conscience professionnelle. Uniquement de la conscience professionnelle. Salle de repos. Troisième étage gauche.

Javier se tenait devant la machine à café.

Comme d'habitude, rien ne masquait l'odeur du commissariat. Cette odeur de peinture fraîche qui, inexplicablement, ne voulait pas partir. On ne s'y habitait pas. Et puis des relents de mauvaise sueur mélangée aux parfums bon marché.

Il soufflait sur sa tasse fumante. Il tentait, sans succès, d'imprégner ses papilles olfactives de la douce fragrance de la caféine.

Deux Mecs, Maurice et Claro, s'étaient postés à côté de lui en riant :

— T'aurais bien aimé me toucher le cul, hein, quand je me suis penché pour ramasser les dossiers ? Avoue.

— Dans tes rêves. Je voulais juste t'aider. La prochaine fois, tu te démerdes tout seul.

— À d'autres, sale pédé. J'ai bien vu que t'en mourais d'envie.

— Cause toujours.

— Hé, capitaine, pas vrai que Maurice a des tendances ? Il a voulu me tripoter, je te jure.

Javier laissait passer ces familiarités. Cela faisait tellement longtemps qu'ils travaillaient ensemble. Une manière comme une autre de juguler la tension dans l'équipe. Être des leurs.

— Ouais, avait souri le chef de groupe (le travail, uniquement le travail). À moi aussi, il a voulu me faire le coup.

L'autre s'était défendu :

— Allez, les gars. À force de vous refiler la chouette, ça vous est monté au cerveau. On vous a vu, avec Caruso, l'autre jour, dans les chiottes. Hein, Caruso ?

Un quatrième type, attablé, s'y met :

— Ouais. De toute façon, y a que des enculés, ici. Fais gaffe à rien faire tomber par terre.

— C'est vous, les pédezouilles.

— Tiens, ça me rappelle une fois, quand je bossais chez les chasseurs de crânes, commence Maurice, jamais avare d'anecdotes. On en avait eu un gratiné. La tafiole dans toute sa splendeur, avec son petit foulard en soie et son déhanché. On lui avait volé son portefeuille. Quand il était venu, les types des Objets trouvés avaient déjà le larfeuille dans leur stock. Un quidam l'avait ramené entre-temps. La tantouze était en larmes. Elle m'avait remercié...

— Remmercié, ouais, c'est ça.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

PUR, 2013

UNE HISTOIRE D'AMOUR RADIOACTIVE, 2010, Folio Policier n° 713.

ANAÏSTHÉSIA, 2009, Folio Policier n° 618.

VERSUS, 2008, Folio Policier n° 547.

AIME-MOI, CASANOVA, 2007, Folio Policier n° 582.

Aux Éditions La Tengo

Dans la collection Mona Cabriole

SIX PIEDS SOUS LES VIVANTS, 2009.

Aux Éditions Baleine

Dans la collection Le Poulpe

2030 : L'ODYSSÉE DE LA POISSE, 2010.



Une histoire d'amour radioactive
Antoine Chainas

Couverture :
D'après photos © Malte Mueller / fstop /
Corbis et Futurematic Ltd / Science
Photo Library / Corbis

Cette édition électronique du livre
Une histoire d'amour radioactive de Antoine Chainas
a été réalisée le 16/12/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070456178 – Numéro d'édition : 260562).
Code Sodis : N59802 – EAN : 9782072524868.
Numéro d'édition : 260564.